

tants, les antispasmodiques, l'éther, le musc, l'assa-fœtilla, l'eau de mélisse, l'eau de la Reine de Hongrie, les gouttes d'Hoffman, les pillules de Stahl et de Geoffroy. Ce traitement énergique et réconfortant réussissait assez mal, quand parut un homme qui eut pendant quelques années une vogue presque égale à celle de la maladie qu'il soignait. Rien ne lui manqua, ni les persécutions, ni l'engouement des malades, ni la clientèle des femmes les plus qualifiées, ni la confiance de madame du Deffand qui lui demanda de lui rendre le sommeil (1). Ce médecin était le fameux Pomme. Comparant les nerfs dans leur état de santé à un parchemin trempé et mou, il attribuait les vapeurs à un dessèchement, un racornissement du système nerveux. Toute la science de la médecine consistait, suivant son système, à rendre l'humidité à ce tissu : et il croyait y parvenir, en ordonnant des délayants, des humectants, de l'eau de veau, de l'eau de poulet, du petit lait, et surtout des bains tièdes, des bains de cinq, six, huit heures même : dans l'espace de quatre mois, une de ses malades, madame de Clugny, passa dans l'eau douze cents heures ! Il guérissait, il réussissait surtout. Mais deux des grandes dames qu'il soignait, la marquise de Bezons et la comtesse de Belzunce, mouraient vers la fin de 1770, et leur mort faisait grand bruit. Il était poursuivi par les jalousies et les tracasseries de ses collègues, qui allaient jusqu'à faire verser par des domestiques gagnés du sirop de Rabel sur les purées de concombre et de chicorée qu'il ordonnait à ses malades. Sa vogue commençait à passer :

(1) Lettres de la marquise du Deffand. Paris, 1812, vol. I.

il quittait Paris, et regagnait Arles, sa ville natale. Ses ennemis répandaient qu'il était expatrié, qu'il était mort ; et profitant du retour de la mode, ils comparaient sa médecine à celle de Printemps, ce soldat aux gardes françaises qui avait fait une si belle fortune quelques années auparavant en prescrivant aux vaporeuses une décoction de foin. Mais Printemps ne s'était pas retiré comme Pomme : il était tombé. Il avait déjà, avec ses décoctions de foin, gagné de quoi donner du foin sec à deux chevaux qui le conduisaient à ses visites dans un bon carrosse, lorsqu'il fut arrêté net en si beau chemin : une requête présentée par la Faculté à M. le maréchal de Biron l'avait mis à bas de son équipage (1). Cependant Pomme vivait malgré ses ennemis, et il avait encore des fidèles à Paris qui faisaient le voyage pour le consulter. Des dévotes entêtées et enthousiastes lui restaient, telles que la comtesse de Boufflers, qu'on voit presque aussitôt la mort du prince de Conti partir de Paris et aller s'établir à Arles dans une maison meublée pour elle où elle passe tout l'hiver à portée des soins de M. Pomme. C'était elle sans doute qui le ramenait sur son grand théâtre, le rétablissait dans la capitale et lui ramenait sa clientèle. Poussé par elle, le grand médecin des femmes arrivait à tout : il devenait médecin consultant du Roi, et en 1782 une nouvelle édition de son *Traité des affections vaporeuses* paraissait, publié par ordre du gouvernement et imprimé à l'Imprimerie royale.

En face de Pomme, un médecin s'était levé, dont la popularité devait être plus durable, dont le nom est resté :

(1) Correspondance de Grimm, vol. V.

Tronchin ! Tronchin, dont les jolies femmes vont chercher « les oracles » à Genève, Tronchin qui voit toute la France se presser dans ses antichambres de Paris (1). Imaginez le Rousseau de la médecine. La révolution que la *Nouvelle Héloïse* fait dans le cœur de la femme, les ordonnances de Tronchin l'accomplissent dans ses habitudes, dans sa vie journalière. Tronchin fait sortir la femme de sa paresse et de ses langueurs, presque de sa constitution. Il la force au mouvement, aux fatigues fortifiantes. Il lui impose de gros ouvrages, il la fait frotter des salons, bêcher un jardin, se promener en réalité, sur ses pieds, courir (2), *s'exténuer* : c'est un mot que sa doctrine fait entrer dans la langue de la femme. Il rend ses membres à l'exercice, son corps à la liberté avec ces robes nouvelles, baptisées de son nom, portées bientôt dans tout Paris par les promeneuses appuyées sur de longues cannes, *tronchinant* (3), comme dit le temps. Marcher devient une mode ; et c'est le temps où la maréchale de Luxembourg, attaquée sur le plaisir qu'elle peut trouver dans la société de la Harpe, répond simplement pour la défense de la Harpe et pour la sienne : « Il donne si bien le bras ! »

Occuper physiquement la femme, la distraire d'elle-même par l'activité et la lassitude corporelles, lui remuer le sang et les humeurs, lui rafraîchir la tête

(1) Mémoires de la République des lettres, vol. IX.

(2) L'Ami des femmes, 1758.

(3) Le Monument du costume. Première série. Texte des planches de Freudeberg. — Dans ces maladies qu'au fond les médecins considèrent comme des maladies morales, Roussel (*Système physique et moral de la femme*) s'élevait contre la promenade, le remède par excellence de Tronchin, attaquant l'intempérance d'idées que la promenade procure aux femmes, idées qui tout en les charmant fatiguent les ressorts de leur esprit.

par l'exercice, le grand air, tels furent les moyens employés par Tronchin pour combattre les tristesses, les ennuis de la femme, la tirer d'un état de stagnation morale, remettre l'équilibre dans son organisme nerveux. Rien ne fut ajouté à ce système par les médecins en vogue qui vinrent après lui, par Lorry, si gouteux que les malades descendaient pour le consulter dans son carrosse (1), par Barthés, le type des jolis médecins de femmes du temps, qui saignait les dames avec une ligature à glands d'or (2), et qui pour avoir sauvé madame de Montesson recevait du duc d'Orléans une pension de 2,000 livres (3).

Cependant tout en demandant le soulagement de son malaise physique à la médecine et aux charlatans, la femme cherchait en elle-même le remède de son malaise moral. Remontant à la source de toutes ses souffrances, au principe de son mal, que trouvait-elle ? L'inoccupation des idées dans l'étourdissement, cette dispersion de soi-même, cette espèce d'éparpillement de l'âme que fait la dissipation. D'où lui venait ce goût de néant que toutes choses, et le plaisir même, prenaient sous sa main ? Du néant qui était en elle, du vide caché sous une frivolité inquiète, de cette activité froide répandant son esprit de tous les côtés sans l'intéresser à rien, lui donnant du mouvement sans lui donner de ressort. Son grand mal, l'empoisonnement de sa vie, la misère de

(1) Mémoires de la République des lettres, vol. III.

(2) Les masques. S. l. n. d.

(3) Mémoires de la République des lettres, vol. XXI.

son être était en un mot de manquer de ce qu'elle a appelé elle-même « un objet (1) ».

Un objet, — voilà ce que la femme va poursuivre pendant tout le siècle. Et ce fond sérieux et solide de l'esprit, cet intérêt de la pensée, cette base, ce but, ce poids qui lui manque, elle ira les chercher, avec passion, avec la fureur de l'engouement, sans souci de la singularité ou du ridicule, non point dans les passe-temps d'intelligence à sa portée, mais à l'extrémité opposée des talents et des aptitudes de son sexe, dans des études qui sembleront l'attirer par le sérieux, l'immensité, la profondeur, l'horreur même, par ce qui absorbe et remplit l'intelligence de l'homme.

Les romans disparaissent de la toilette des femmes, et l'on ne voit plus que des traités de physique et de chimie sur les chiffonnières. Les plus grandes dames et les plus jeunes s'occupent des matières les plus abstraites et rivalisent avec madame de Chaulnes embarrassant les académiciens et les savants qui viennent chez son mari. Dès 1750, Maupertuis est déjà la « coqueluche » des femmes; il est déjà de ton pour les petites maîtresses d'aller s'extasier aux séances de l'abbé Nollet, et de voir sortir du feu, un feu qui fait du bruit, du menton d'un grand laquais qu'on gratte (2). Dans les salons de la fin du siècle, on forme des sociétés de vingt, vingt-cinq personnes, pour suivre un cours de physique, un cours de chimie appliquée aux arts, un cours d'histoire naturelle ou de mythologie. On rougirait de ne pas as-

(1) Lettres inédites de madame du Deffand, Paris, Michel Lévy, 1859, vol. I.

(2) Lettres écrites en 1743 et en 1744, au chevalier de Luzeincour par une Jeune veuve. Londres, 1769.

sister aux leçons de M. Sigault de la Fond ou de M. Mitouart; ne nomme-t-on pas parmi celles qui s'y pressent mesdames d'Harville, de Jumilhac, de Chastenet, de Melette, d'Arcambal, de Meulan (1)? Une femme ne se fait plus peindre sur un nuage d'Olympe, mais assise dans un laboratoire (2). Que Rouelle, le frère du fameux Rouelle, fasse des expériences sur la fusion et la volatilisation des diamants, il aura pour spectatrices la marquise de Nesle, la comtesse de Brancas, la marquise de Pons, la comtesse de Polignac, madame Dupin, qui suivront d'un œil attentif et curieux le diamant brillant sous le feu de la moufle, étincelant une dernière fois, et suant la lumière (3). Un journal va paraître répondant aux besoins du temps, aux goûts de la femme, qui, mêlant les sciences aux arts agréables, donnera, à côté de la poésie, des traits de bienfaisance, des variétés et des spectacles, les mémoires scientifiques, les descriptions de machines, les observations d'astronomie, des lettres sur la physique, des morceaux sur la chimie, des recherches de botanique et de physiologie, les mathématiques, l'économie domestique, l'économie rurale, l'agriculture, la navigation, l'architecture navale, l'histoire, la législation, et les compte-rendus de l'Académie (4). Les Pilastre du Rozier, les la Blancherie vont exploiter la même idée, le même engouement. Les académies payantes, les *Musées* vont naître, les Musées dont le succès est fait par

(1) Mémoires de madame de Genlis, vol. II.

(2) Catalogue des tableaux de feu M. Blondel de Gagny par Remy, 1776. Portrait de madame de Gontaut par Charlier.

(3) Correspondance de Grimm, vol. VII.

(4) Journal polytypique. 1786.

le public des femmes applaudissant tout ce qu'on leur débite, et jusqu'aux compilations de Gêbelin sur le bœuf Apis (1)! Musées et Lycées vont remplir Paris de science aimable, d'érudition attrayante. Et quel spectacle plus charmant que toutes ces jolies têtes tournées vers le docteur qui trône sur sa chaise curule, au bout d'une longue table garnie de cristallisations, de globes, d'insectes, et de minéraux? Il grasseye, il nuance sa diction, au milieu du cercle des femmes formant la première enceinte de l'auditoire, les joues sans rouge, et comme pâlies par les veilles, la tête appuyée négligemment sur trois doigts en équerre, immobiles d'attention, ou bien du regard et de la main faisant l'application du discours aux objets étalés sur la table (2).

Mais les Lycées ne suffisent pas. Le Collège royal lui-même, cette école de tous les arts et de toutes les sciences fréquentée jusque-là par l'étude seule, le Collège royal va voir en 1786 ses portes forcées par les femmes triomphant des répugnances de l'abbé Garnier, grâce à l'aide et aux intrigues de leur ami Lalande (3). On est loin de la délicate maxime de madame de Lambert : « Les femmes doivent avoir sur les sciences une pudeur presque aussi tendre que sur les vices. » Nulle science ne répugne à la femme; et les sciences les plus viriles semblent exercer sur elle une tentation, une fascination. La passion de la médecine est presque générale dans la société; la passion de la chirurgie est fréquente. Beaucoup

(1) Correspondance secrète, vol. XVI. — Mémoires de la République des lettres, vol. XX.

(2) Correspondance secrète, vol. X.

(3) Mémoires de la République des lettres, vol. XXXIII.

de femmes apprennent à manier la lancette, le scalpel même. Beaucoup se montrent jalouses de la petite fille de madame Doublet, la comtesse de Voisenon, qui auprès des médecins reçus chez sa grand'mère a appris tant bien que mal l'art de guérir et médicamenté dans ses terres, parmi ses amis, tout ce qui lui tombe sous la main; si bien que des plaisants, insérant un carton dans le Journal des Savants, lui font croire qu'elle est élue présidente du collège de médecine (1). La marquise de Voyer raffolle de leçons d'anatomie, et s'amuse à suivre le cours du chyle dans les viscères (2). Car l'anatomie est alors un des grands goûts de la femme: peu s'en faut que les femmes à la mode n'aient dans un coin du jardin de leur hôtel, ce petit boudoir, ces *délices* de mademoiselle Bihéron, la grande artiste en sujets anatomiques faits de cire et de chiffons, un cabinet vitré plein de cadavres! Et ne verra-t-on point une jeune femme de dix-huit ans, la jeune comtesse de Coigny, se passionner tellement pour cette horrible étude, qu'il ne lui arrivera point de voyager sans emporter dans le coffre de sa voiture un cadavre à disséquer, comme on emporte un livre à lire (3)?

L'universalité de toutes les connaissances, l'encyclopédie de tous les talents, tel fut ce rêve de la femme du dix-huitième siècle, inspiré par l'exemple de ce génie si vif et si léger qui, en touchant à tout, semblait embrasser tout, par ce Voltaire qui, pour se reposer de remuer le monde des passions, remuait par passe-temps le monde

(1) L'Espion anglais, vol. II.

(2) Correspondance de Grimm, vol. XIV.

(3) Mémoires de madame de Genlis, vol. I.

des sciences. Que devait-il en sortir? Rien qu'un joli monstre, une femme sachant saigner et pincer de la harpe, enseigner la géographie et jouer la comédie, dessiner des romans et des fleurs, herboriser, prêcher et rimer, le type parfait de ce que le temps appelait une *virtuose* : madame de Genlis.

Une femme se trouva au dix-huitième siècle qui résista à ces deux mouvements opposés de l'âme de son sexe, à ces deux grands courants de la mode dont l'un entraînait la femme à toutes les coquetteries raffinées du caprice, de l'étourderie précieuse, de la légèreté, de la mobilité, l'enlevait à la vie réelle, presque à la terre; dont l'autre l'emportait, à la suite de madame du Châtelet, vers le bel esprit des sciences, dans cette sphère des amusements chimiques et physiques où Newton s'appelle Algarotti, vers la vanité et la superficie de toutes les connaissances. Mais tout en combattant également ces deux grands travers, cette femme ne put avoir raison du dernier : la vogue des sciences et des Lycées devait lui survivre, se répandre encore, résister même à la Révolution, et reparaitre sous le Directoire avec tout l'éclat de ses ridicules. Il n'en fut pas de même de l'exagération, et si l'on peut dire, de la fièvre de la grâce : elle la déconsidéra, elle la discrédita presque absolument. Du haut de l'influence de son salon, cette femme, une bourgeoise, fit tomber d'un coup d'épingle toute cette bouffissure, rendit à la vérité l'âme de son sexe, et remit sa coquetterie dans le chemin du naturel. A cette originalité, à cet agrément, cherchés par la

femme d'alors dans le tour des sentiments travaillés et l'enflure de la langue forcée, cette femme opposait la simplicité, une simplicité de fondation, de vocation, de tradition et de nature, qu'elle tirait de sa naissance et de sa personne, de l'ordre dont elle sortait aussi bien que de la tendance de ses goûts, de son esprit, de sa raison froide, de son âme rassise, de son bon sens impitoyable. Et ce n'était point seulement son caractère que la simplicité, c'était encore son étude, sa préoccupation, sa vanité; elle la perfectionnait, elle la méditait, elle la polissait. Elle en faisait une arme contre les façons d'être et de paraître du monde d'alors. Tandis que tous autour d'elle cherchaient à briller, à éclater, que la mode était de tirer l'œil ou d'accrocher l'esprit des autres, au milieu de cette universelle manie de se jeter et de se témoigner au dehors qui faisait en ce temps de l'épithète *uni* une condamnation absolue, une cruelle injure, elle prenait cette qualité négative, l'*uni*, pour sa règle; et la devise de sa personne était la devise de son appartement : *Rien en relief*. Elle affichait « le simple », elle le jouait contre son siècle, allant jusqu'à rechercher les images triviales, les comparaisons de ménage, les métaphores tirées de bas pour ôter toute prétention à ses idées les plus ingénieuses; et dans ce temps où l'âme semblait ne pouvoir se passer de manières, où la vie, la pensée, l'amour, tout se déréglaient et se désordonnait, où la femme demandait une sorte de folie à ses sensations, cette femme demeurait droite et ferme, restant une âme toute faite de raison, affectant le terre à terre, se vantant d'ignorance, bornant au repos de l'être le système et le plan du bon-

heur. Au lieu de sortir d'elle-même, elle s'y tenait réfugiée. Fuyant tout effort, toute peine, toute secousse, elle poussait ses facultés vers une certaine nonchalance, elle inclinait ses désirs vers une sorte de paresse. Et cette paix, qui était en elle un renoncement philosophique, elle la gardait par une pratique de vie constante et régulière, affermie de maximes et d'axiomes. Modération, tempérament en toutes choses, c'était le secret de ce parfait et tranquille équilibre établi jusque dans les mouvements d'un cœur pondéré par cette femme qui se dérobaît à l'émotion de la charité même, et dont la bouche un jour laissa échapper comme une bouffée de glace cette phrase froide : « Je ne me défie de personne, car c'est une action ; mais je ne me fie pas, ce qui n'a pas d'inconvénient (1). »

Le papillotage ne put longtemps résister à la protestation de cette figure sereine, nette, sèche, qui rattachait, dans toute sa personne, la femme à la réalité de la vie, à la nécessité du sens commun ; et cette femme sans séduction, sans esprit, ironique seulement par son exemple et l'opposition de sa manière d'être, madame Geoffrin eut l'honneur de changer un instant son sexe, et de le refaire à son image. Elle imposa silence à ce cri de la femme du dix-huitième : « Si jamais je pouvais devenir calme, c'est alors que je me croirais sur la roue (2) ! » Elle apaisa son sexe ; elle le rasséra ; elle le tira de cet état de convulsion et d'ivresse dans lequel madame de Prie lui avait appris à vivre (3). Et avec le calme,

(1) Mélanges de madame Necker, vol. II.

(2) Lettres de mademoiselle de Lespinasse, vol. I.

(3) Mémoires du président Hénault.

elle ramena le *vrai* dans cette société qui en avait perdu le sentiment. Son autorité remit en honneur le *vrai* du sentiment, le *vrai* de la conversation. Et ce furent bientôt les charmes sociaux supérieurs à tous les autres. Se comparant avec des femmes de la société plus jolies qu'elle, douées d'un plus grand agrément, animées d'un plus vif désir de plaire, et se demandant d'où lui est venue sa supériorité sur ces femmes, moins recherchées, moins aimées qu'elle, moins entourées des flatteries du monde, mademoiselle Lespinasse se répond à elle-même justement que son succès tient « à ce qu'elle a toujours eu le *vrai* de tout », et qu'à ce mérite, elle a joint celui « d'être *vraie* en tout ».

Mais à mesure que se faisait dans la femme ce débaras, ce dépouillement de toute exagération, à mesure que son langage, ses expressions, son esprit, son âme revenaient au vrai, et que tout en elle se modelait sur la vérité, en prenait la mesure, l'empreinte, et l'accent, la femme semblait rappeler à elle ce qu'elle était habituée à jeter hors d'elle-même et à répandre. Les choses et les personnes ne lui apparaissant plus que dans la réalité de leur être et de leur essence, le jugement se substituant en elle à la sensation, sa pensée ne s'ouvrant plus qu'aux idées de rapport, la femme perdait peu à peu l'instinct et l'illusion du premier mouvement. Il n'y avait plus rien de jaillissant dans son imagination, de spontané et d'abandonné dans ses sentiments. Elle se resserrait, elle se détachait des autres, et se retirait dans le cercle étroit de la personnalité. Elle s'affermissait contre

l'effusion et l'expansion. Elle se garant de l'émotion, et s'avancant dans la paix de l'égoïsme, elle faisait chaque jour à sa sensibilité la place moins grande. La froideur de sa tête descendait dans son cœur, et elle arrivait à pouvoir dire en mettant la main sur ce cœur qu'elle empêchait de battre et qu'elle forçait à penser, le mot, le grand mot de madame de Tencin à Fontenelle : « C'est de la cervelle qui est là (1). »

C'est alors que la sécheresse, ce dernier caractère d'un siècle d'esprit, arrive à être chez la femme un caractère constant. Et que de paroles, que de cris échappés la révèlent ! Il est des correspondances où le génie de la femme du dix-huitième siècle semble le génie de la sécheresse. C'est comme un sens, dominant tous les autres, qui triomphe des faiblesses et des tendresses de la femme, de sa nature, de son sexe. Cette sécheresse de la femme apparaît partout, sans voiles, crûment ou ingénument, dans le cynisme ou dans la grâce, brutale ou polie, effrayante ou légère. Elle s'accuse dans des mots qui creusent un abîme dans l'humanité du temps. On la touche, on la respire, elle fait peur, elle fait froid dans ce retour qu'une femme du siècle fait sur elle-même, en regardant embrasser un enfant : « Je n'ai jamais pu rien aimer, moi ». Cette sécheresse effraye dans l'amour et dans toutes les passions de la jeunesse ; elle épouvante dans les habitudes, les attachements, les amitiés mêmes de la vieillesse. Écoutez son dernier mot dans ce dialogue de mort, dans cette scène d'une tristesse sinistre et que pouvait seul produire le

(1) Correspondance de Grimm, vol. XIV.

siècle où Montesquieu attribuait la grande amabilité d'une personne à ce qu'elle n'avait jamais rien aimé : Madame du Deffand, vieille, aveugle, est assise dans son tonneau, son vieil ami Pont de Veyle est couché dans une bergère au coin de la cheminée ; ils causent : « Pont de Veyle ? — Madame. — Où êtes-vous ? — Au coin de votre cheminée. — Couché les pieds sur les chenets, comme on est chez ses amis ? — Oui, madame. — Il faut convenir qu'il est peu de liaisons aussi anciennes que la nôtre. — Cela est vrai. — Il y a cinquante ans. — Oui, cinquante ans passés. — Et dans ce long intervalle, aucun nuage, pas même l'apparence d'une brouillerie. — C'est ce que j'ai toujours admiré. — Mais Pont de Veyle, cela ne viendrait-il point de ce qu'au fond nous avons toujours été fort indifférents l'un à l'autre ? — Cela se pourrait bien, Madame (1). »

Un soir après souper, au Palais-Royal, c'était un de ces *petits jours* qui rassemblaient la société intime, les dames travaillaient autour de la table ronde. La duchesse de Chartres, madame de Montboissier, madame de Blot parlaient ; madame de Genlis faisait une bourse entre M. de Thiars et le chevalier de Durfort ; le duc de Chartres se promenait dans le salon avec trois ou quatre hommes, allant et venant. La causerie tomba sur la *Nouvelle Héloïse*. Madame de Blot, si mesurée, si compassée d'ordinaire, en commença un éloge si vif, si emphatique que le duc de Chartres et les hommes qui

(1) Correspondance de Grimm, vol. X.